A

J'aime les volcans

J'aime les volcans, j'aime le cône irréprochable du mont Mayon, sur l'île de Luzon, aux Philippines. Je connaissais une femme qui ne voyageait que pour escalader des volcans, partout dans le monde, partout où se trouvaient des cratères ; la seule exception à sa règle, je crois, fut d'aller en Afrique du Sud, pays où il n'y avait aucun volcan à gravir, mais peut-être avait-elle jugé que le pays tout entier était un volcan, et méritait à ce titre une visite. Personnellement, si j'aime tant les volcans, ce n'est pas pour cheminer sur leurs flancs, ni patiner sur des poussières d'éruption, ni chanceler sur des roches tranchantes, ni m'asphyxier dans des fumées toxiques, ni contempler craintivement des flots de lave qui bouillonnent intimidants à mes pieds, je me contente de les admirer *de loin*. Paul Prunetta, lui, n'avait aucun goût pour les volcans (il s'agit bien du fameux photographe dont vous avez tous entendu parler, et il me l'a dit de vive voix, et confirmé plusieurs fois par écrit : c'est d'ailleurs le cas de tout ce que je vais raconter à son sujet par la suite), il avait pourtant une fois escaladé le fameux Volcan de Fuego, près d'Antigua Guatemala, pure curiosité, il avait titubé sur des roches brûlantes, parmi des cavités au fond desquelles brillait l'œil rouge de la lave en fusion, il s'était même lacéré les mains sur les rochers aussi tranchants que du corail ; voilà ce qu'on gagne à fréquenter les volcans, se dit-il philosophiquement, les paumes en sang... Oskar

Ozkaritz (un personnage plus obscur, mais pas moins intéressant) non plus n'avait aucune inclination pour les volcans, il en avait même peur ; il fit l'ascension du Cerro Negro, puis en dévala les pentes, près de León, au Nicaragua, un volcan au cratère d'une couleur rose qui rappelait la chair, qui ressemblait à une plaie ouverte ; il se laissa dégringoler dans le sable noir, comme un skieur qui glisserait le long d'une neige obscure, ténébreuse, une neige *négative*, et finit sa culbute sur le derrière, ses sandales en piteux état ; leur petit groupe, trois personnes en tout, un sympathique et placide Danois, une Anglaise pénible et prétentieuse qui vivait en Tanzanie, était guidé par une Américaine, dont Oskar n'avait pas tout de suite remarqué la sensualité, vu qu'elle s'était habillée comme un sac, pour la randonnée, mais plus ils montaient, plus Oskar la trouvait capiteuse, au milieu des fumerolles, au bord des lèvres du cratère ; la veille il avait trop bu, avait dragué en vain la conne d'Anglo-Tanzanienne, alors qu'elle ne lui plaisait pas, et maintenant il suivait les *fesses* de l'Américaine avec un plaisir croissant, la tête remplie de rêveries voluptueuses, jusqu'au cratère couleur chair, enfumé et délétère.

C'est sans doute parce que j'aime les volcans, *de loin*, que ce récit décousu démarre en 2006 à *l'ombre d'un volcan* célèbre, l'Arenal, au Costa Rica, un cône saisissant, au sommet légèrement ébréché, un de ces volcans qui crachent régulièrement de la lave et dont il n'est pas rare de voir les versants recouverts d'un réseau dense de fibres de feu. En dépit de leur manque d'intérêt sincère pour les volcans, Paul Prunetta et Oskar Ozkaritz firent étape dans la petite ville de La Fortuna (je n'invente rien : la ville a été rebaptisée ainsi en 1968, après une éruption dévastatrice de l'Arenal, qui balaya tout sur son passage à l'ouest du volcan, tandis que le village, appelé El Borio à l'époque, situé à l'est, fut totalement épargné, d'où son nouveau nom), dans l'espoir d'apercevoir, *de loin*, une éruption de l'Arenal ; elle n'eut pas lieu, ce fut une autre expérience qui les attendait à La Fortuna ; ils logeaient dans le même hôtel, où ils firent la connaissance d'un éthologue espagnol, Alejandro Huguet y Cabeza (qui a été le premier et indulgent lec-

teur de ce récit dont il est un des personnages), qui travaillait à l'époque depuis plusieurs mois dans une réserve pour animaux malades, ou inadaptés à la vie sauvage, aménagée précisément au *pied du volcan*, un excentrique et un voyageur au long cours.

On croise souvent des personnages insolites en voyage : je prends Oskar à témoin, qui avait rencontré, quelques semaines auparavant, précisément le jour de Noël, à Gracias, une ville assoupie du Honduras, une espèce de charlatan ou d'aigrefin ; Oskar déambulait dans les rues désertes de la ville, où tout était fermé, Noël oblige (Gracias n'est de toute façon pas une ville très animée, en temps normal), quand il fut accosté par un inconnu, qui parlait allemand, un Péruvien d'une cinquantaine d'années qui avait vécu à Munich ; je ne sais pas trop ce qu'il cherchait, ni ce qu'il faisait au juste dans les rues désertes de cette ville du Honduras, peut-être voulait-il tout bonnement de la compagnie en cette journée fastidieuse de Noël (pour ceux voués à la solitude), toujours est-il qu'il entraîna Oskar dans une gargote, hantée par quelques joueurs de cartes inamovibles, et tira de sa hotte (peut-être était-il le père Noël en personne) un cadeau, une leçon de sagesse épicurienne : sa conversation gravita exclusivement autour du sexe et de la drogue, un type douteux, trop extraverti, grossier dans son expansivité, abrupt, sans ambages, agressif ; il prétendait avoir été, dans sa jeunesse lointaine, très timide comme Oskar, et s'enorgueillissait de s'être défait de ce travers, à force de volonté de sculpter sa personnalité, jusqu'à devenir un sage cynique au langage cru et brutal. Il s'échina à essayer de vaincre ce qu'il appelait les « résistances » d'Oskar, son incapacité à être lui-même, et le fixait d'un regard d'hypnotiseur ; psychanalyse de bazar, conduite à coups de marteau, mais peut-être n'avait-il pas tort de vouloir brusquer cet Autrichien, faire un trou dans sa carapace, la faire voler en éclats ; Oskar, circonspect comme toujours, gardait sa réserve face à cette truculence étalée, singulière épiphanie de Noël, qui ne cessait de parler gaudriole, grivoiseries, au rythme des verres de rhum qui s'entrechoquaient, scandés par les « chupa-chupa », littéralement *suce-suce* ; Oskar se demandait s'il était un homosexuel ou un bisexuel, ses propos